

Le dire des exils

Bernard Nominé

Et si on allait tous à Cracovie !

Généralement, on parle de l'exil au singulier pour désigner une situation personnelle précise qui pousse un sujet à tout quitter dans l'espoir d'un ailleurs où la vie lui serait plus supportable. C'est une séparation radicale qui peut témoigner d'un sérieux désir de vivre. Car après tout, dans certains cas, reculer devant l'exil pourrait bien dénoter une position dépressive. Qu'on se souvienne des efforts déployés par la communauté analytique animée par Marie Bonaparte pour convaincre Freud qu'il fallait quitter Vienne. Il était âgé, sa santé minée par un cancer. Minimisait-il les dangers du nazisme ou était-il prêt à accepter l'inacceptable ?

Si dans les deux derniers siècles on s'exilait d'Europe pour aller chercher fortune de l'autre côté de l'Atlantique, c'est aujourd'hui à notre tour de faire semblant d'eldorado, et notre Europe doit faire face à un flux migratoire important de personnes qui ont choisi l'exil, dans des conditions périlleuses, et qui demandent asile. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elles ne sont pas toujours les bienvenues et que les pays européens se divisent quant à leur façon de les accueillir ou de les renvoyer chez elles. Cela donne à l'exilé un statut particulier. Objet de rebut le plus souvent, ranimant la xénophobie naturelle, ou dans certains cas objet agalmatique animant la charité des bonnes âmes. On reconnaîtra facilement dans ce double statut la fonction que Lacan a attribuée à l'objet *a*. C'est en cela que l'exilé a certainement des choses à dire qui concernent les psychanalystes.

J'ai eu l'occasion d'écouter un jeune migrant dans le cadre d'un entretien clinique organisé par nos collègues romains. Ce jeune adolescent avait fui avec son père et son frère son pays d'origine du fait d'une persécution raciale dont sa famille faisait l'objet. Il avait perdu son père et son frère dans le naufrage de l'embarcation qu'on leur avait assignée et se retrouvait seul à Rome, hébergé par une association après avoir fugué plusieurs fois pour éviter le renvoi dans son pays. J'ai été frappé par la volonté décidée de ce garçon. Dans ses fugues répétées, ce n'était pas le confort qui

l'animait mais la volonté de vivre. Il avait noué une relation transférentielle avec une collègue psychologue et celle-ci a pu nous dire qu'un jour il lui avait annoncé qu'il allait peut-être fuguer de nouveau. Si habituellement il fuguait sans prévenir, faisant semblant d'être le garçon sage qui ne bougerait pas, ce jour-là il disait quelque chose à sa psychologue qui témoignait à mon sens d'une accroche transférentielle manifeste. Ce dire nous a paru exemplaire dans sa façon subtile de faire entendre à l'Autre l'inverse de ce que son énoncé disait. On aurait pu lui répondre sur le mode de la blague juive : « Pourquoi me dis-tu que tu vas à Cracovie... ? »

Mettre l'accent sur le dire des exils, lors de notre Convention européenne, c'est donner à la situation de l'exil une portée plus structurale et l'examiner hors du discours courant avec le changement de perspective que la psychanalyse propose. Alors nous pourrions aborder toutes les façons qu'un sujet peut avoir de s'exiler pour de bonnes ou de mauvaises raisons, c'est-à-dire au gré de sa position subjective comme réponse au réel de son monde.